Des enfances et des jeunesses laborieuses

Témoignage de Solange MAURIELLO, née en 1942.

16/11/26

Le texte présenté ici est issu d'un entretien réalisé sans doute avant 2014 dans la perspective d'un livre sur La Bachellerie. La transcription faite par Martine Marquet et Arlette Moreillon à partir d'un enregistrement. Ce témoignage fait partie du corpus collecté pour la préparation du livre publié en 2022.

> *Marquet, M., Moreillon, Arlette et BARON, G.-L. (dir.). (2022). La Bachellerie au fil du temps. Témoignages sur un bourg pérgordin.* *http://www.mutatice.net/data/bach-2022-08-24.pdf*

Mais il n'a pas été intégré dans le livre. Il a été retrouvé en 2026 par G-L Baron qui y a effectué un travail d'édition léger : correction de quelques rares fautes d'orthographe, anonymisation des noms dans quelques passages ayant un tour très personnel. Nous le proposons en raison de son grand intérêt.

Premiers souvenirs : le manque d'eau courante

Ce qui me revient en premier à la mémoire : le manque d'eau : l'eau nous ne l'avions pas à la maison. Mon frère et moi nous partions le matin à l'école en emportant chacun un broc. On les laissait à la Fontaine vers la place du Foirail qui se trouvait sur le chemin de l'école. A midi on les ramenait pleins. A 13h même chose on les posait et au retour de l'école on les ramenait. C'était lourd pour notre âge, il fallait en faire des pauses tout long du chemin car il y avait bien un bon kilomètre, voire plus.

Du fait des manques d'eau chaque semaine la lessive se faisait au Cern ; l'été en principe (le jeudi jour de congé de l'école) ma mère nous amenait avec elle car on y passait la journée. Moi, j'avais la poussette ou le landau de la plus jeune de mes sœurs, ma mère, la brouette pleine de linge sale, la lessiveuse et le casse-croûte.

Le matin en arrivant elle mettait le linge blanc à tremper dans eau et savon de Marseille râpé, elle préparait un feu entre deux pierres ; elle frottait le linge blanc, le mettait à bouillir dans la lessiveuse. Pendant ce temps elle frottait le linge de couleur. Je devais l'aider. Le linge rincé était étendu sur l'herbe du pré à côté, au fur à mesure, pour être séché et, en fin d'après-midi, retour à la maison avec le linge propre et sec dans la brouette.

L'hiver par contre ma mère revenait avec le linge mouillé et il fallait la monter la côte de La Bachellerie avec la brouette !!!!!

Au fur et à mesure que nous grandissions les tâches étaient différentes.

Il fallait que je m'occupe de mes sœurs : Jeannette née en 46, Jacqueline née en 48, et Jocelyne née en 51 ; j'en ai fait des biberons et changé des couches ou plutôt langé (car les couches ne se jetaient pas comme maintenant).

En rentrant de l'école on devait aller cueillir des orties pour les canards, les couper (c'est d'ailleurs comme ça que Jeannette s'est coupé le doigt) puis égrener le maïs pour les poules, ramasser l'herbe pour les lapins, donner à manger au cochon.

Lorsque Gilbert avait 12 ans et moi 11, nous allions à Jailleix avec le camion (c'est Gilbert qui conduisait) pour récupérer les pierres d'une vieille tour en démolition et on les ramenait à mon père pour qu'il construise la maison de Peybelier.

Un gendarme, qui nous voyait souvent sur la route, nous disait : « Gilbert je ne veux plus te voir au volant du camion, tu n'as ni l'âge ni le permis, je vais verbaliser ton père (mon frère a eu l'âge mais toujours pas de permis, il a dû le passer à 50 ans). Dieu sait si nous en avons fait des voyages de pierres.

En 1956, nous avons déménagé pour la maison neuve (un paradis pour nous avec l'eau sur l'évier : mon père avait creusé un puits de 15 mètres de profondeur pour trouver de l'eau). Nous y avons vécu un an ; mes parents se sont séparés : mon père nous a abandonnés.

On a vécu quelques mois chez mémé Marie et Tonton Paul. Ma mère a dû trouver du travail pour nous élever.

Après avoir fait des lessives pour des familles à la Mule Blanche et à La Bachellerie elle a trouvé la garde du passage à niveau d'Azerat qui nous assurait un toit et un salaire.

Il n'y avait pas du tout de confort. Pas d'eau, de plus la source se trouvait à 300 mètres. Au début en 58 – 59 on s'éclairait à la bougie ou au pétrole, ensuite on a eu l'électricité.

J'avais à peine 14 ans, j'allais au collège[1] à Terrasson, il fallait que je me lève à cinq heures tous les matins pour prendre le train à six heures trente (1Km 500 de la gare d'Azerat à faire, par tous les temps, le long de la voie ferrée). J'en ai eu des frayeurs.

Retour le soir à 19H30. Il fallait faire les devoirs après avoir soupé. Pas question de faire la grasse matinée les jours sans école car il fallait aller faire les courses à La Bachellerie ma mère ne pouvant pas aller à cause de son travail.

A partir de 4 ans et jusqu'à 10 ans, je suis partie chez ma tante à Tulle pour les grandes vacances (cela soulageait ma mère de ne pas nous avoir tous à la maison), ma tante faisait de la couture pour ses voisins de quartier.

A l'époque, il n'y avait pas de machine à coudre qui surfilait les coutures, aussi, elle m'avait appris à le faire à l'aiguille, et je surfilais des mètres et des mètres de coutures. Mais, en récompense, j'avais droit à une robe qu'elle me confectionnait. J'étais fière car mes parents nous habillaient plutôt en blouse.

A propos d'école primaire

De mon enfance, j'ai aussi gardé en mémoire le commencement de l'école, à 5 ans. L'institutrice m'attachait la main gauche, derrière le dos, avec un torchon de vaisselle pour m'obliger à écrire de la main droite. Par contre, elle nous faisait jouer du piano. On nous a

1 Il s'agissait d'un cours complémentaire comprenant des classes de la sixième à la troisième. Les cours complémentaires, contrairement aux collèges actuels, formaient des élèves qui théoriquement ne poursuivraient pas leurs études au-delà de la troisième. Ces études se terminaient avec le brevet d'études secondaires. Ces élèves pouvaient, ensuite choisir de suivre des formations professionnelles dans des écoles spécialisées, d'entrer en apprentissage ou de travailler tout de suite. Certains, grâce leurs excellents résultats et à une situation sociale favorable, entraient au lycée en classe de seconde, pour suivre la filière dite « moderne » et passer un bac « SciencesEx. » ou « Math Elem. »

appris à faire de la cuisine. Je me souviens toujours du Pot au feu qu'elle nous avait fait préparer et chaque fois que j'en fais un je pense à elle.

Je me souviens que les maîtres et les maîtresses tenaient le poêle allumé pour ceux qui venait de loin pour qu'ils se réchauffent en arrivant et, à midi ils chauffaient leur repas. Ceux de Jailleix en ont fait des Kilomètres à pied par tous les temps.

Je réfléchis parfois qu'on n'était pas les plus malheureux. Je me souviens des familles Berbesson, Fantou ; leur enfance n'a pas été drôle non plus.

Entrée dans la vie active à 13 ans

A 10 ans, on m'a envoyé au cours de la SNCF, le jeudi à Périgueux pour apprendre la couture et la cuisine (anecdote : un soir en rentrant je me suis endormie dans le train et je me suis réveillée au Lardin. C'est mon cousin Pasquet, chef de gare, qui m'a remis dans un train de marchandises pour me ramener à LA BACHELLERIE.

J'ai commencé à travailler à treize ans, le jeudi matin chez le boulanger Chauvignat. Je faisais le repassage et surveillais les enfants pendant que mère tenait le magasin. Mon salaire : une grosse miche de pain qui nous permettait de manger deux jours, quelques gâteaux invendus de la veille ou de l'avant-veille.

A 14 ans je venais, d'Azerat à La Bachellerie par le sentier de Rastignac, travailler pendant les vacances chez le pharmacien de Paris (j'ai oublié son nom, je l'ai trop détesté) qui avait la maison bourgeoise près de la Poste. Ils avaient une fille de deux ou trois ans plus âgée que moi et un fils de mon âge. Deux pestes : pour m'empêcher de boire de l'eau, ils crachaient dans mon verre. Ils m'appelaient la bonniche et se moquaient de moi.

Je faisais les parquets à la paille de fer avant de les cirer.

J'ai pleuré quelques fois en cachette. Je les ai maudits, je n'en parlais pas à ma mère car il fallait que je travaille pour l'aider à nous élever. Je gagnais 5 Francs à l'époque pour toutes leurs vacances en faisant 9h à 12h – 14h à 19h toute la semaine, dimanche matin compris (elle était loin la semaine des 35h !)

Je mangeais à midi chez ma grand-mère, elle me faisait les bons petits plats que j'aimais, c'était mon réconfort pour la journée ; elle était si gentille et douce pour nous tous.

J'ai commencé à aller au bal avec Arlette Moreillon parce que sa maman ou ma grand- mère nous y accompagnaient, mais c'était 3 ou 4 fois par an et pour la fête foraine en août ; c'étaient les seules fois où l'on pouvait s'amuser un peu.

A seize ans, j'étais au lycée professionnel à BRIVE pour un CAP de couture alors que j'aurai voulu être institutrice. Mais je n'avais pas eu le choix. Nous étions six à la maison et on avait besoin d'un petit salaire en plus.

Gilbert est parti en apprentissage chez mon oncle Gaston à Bordeaux. Et moi à 18 ans je suis partie travailler à Montignac au restaurant de l'aéroport.

A vingt ans je me suis mariée et je suis restée éloignée de ma famille.

Mes trois plus jeunes sœurs ont eu plus de chance : elles ont fait les études qu'elles souhaitaient grâce à René (l'ami de maman pendant plus de 30 ans qui lui a apporté beaucoup de bonheur, de réconfort et d'aide financière).

Jocelyne a fini inspectrice d'académie, Jeannette à fait un carrière à la SNCF. Jacqueline s'est mariée jeune, a eu 3 enfants, les a élevés avant de se mettre à travailler comme secrétaire de direction.

Une anecdote qui me revient :

A 4 ans mon père m'envoyait vendre l'HUMANITE DIMANCHE à l'église pour la sortie de la messe et j'en vendais pas mal, le curé étant mon 1er client. Par contre je n'ai pas pu faire ma communion car des bigotes, comme disait mon père, n'ont pas voulu. Car elles prétendaient que les idées de mon père nous enlèveraient la foi déteindraient sur son nom.

Pourtant quand je rencontrais Mr le curé et que je marchais à pied entre Azerat et La Bachellerie, il s'arrêtait pour me prendre en voiture et quand je me suis mariée c'est lui-même qui a demandé au curé de Terrasson de me marier à l'église malgré que je n'avais pas fait ma communion et je me suis toujours investie pour l'église et je suis croyante et pratiquante.

Quelques idées qui me reviennent :

- Achat de notre 1ère télévision à Azerat en 1960
- Notre moyen de locomotion le vélo quand on pouvait en avoir un, on a pris des gamelles dans la descente vers la Mule Blanche avec sac de son sur le porte bagage.
- De bons souvenirs les anniversaires chez José Farraggi on été toujours invités a un somptueux goûter.
- Chacun avec notre bidon à la tombée de la nuit on partait chercher le lait à la Genèbre, chez Meekel et c'était notre repas du soir : lait et tartines de pains confiture maison et beurre.